

LE NID BRISÉ

Je vois que la souffrance atteint même le nid
Du tout petit oiseau.....

CH. PEROTTE DESLANDES.

Le soleil était chaud, et la feuille captive,
Commençait à s'ouvrir sous ses rayons dorés ;
Le gazon verdoyait, et l'alouette vive
Sautillait dans les prés.

Le rossignol joyeux, déroulait comme un rêve,
Les sons harmonieux de son chant de retour,
Et sa voix se perdait dans les vents de la grève,
En un long cri d'amour.

L'amer dent-de-lion et les ciboules vertes,
Pointaient dans les jardins sous les vitreaux ardents :
Les corbeaux voltigeaient près des granges ouvertes :
Nous étions au printemps.

Assis sur mon balcon, tout ombragé d'érables,
Mon âme remontait vers ses rêves d'enfant,
Et, j'aspirais, pensif, les parfums délectables,
Que m'apportait le vent.

Je songeais à cet âge, où l'on croit que le monde
Nous aide et nous soutient quand le pied nous fléchit,
Et, comme on revient tôt de cette erreur profonde,
Hélas ! quand on vieillit.

Dans un sapin branchu, tout près de ma fenêtre,
Je vis alors sauter un tout petit oiseau,
Et, craintif, inquiet, je le vis disparaître,
Sous un épais rameau.

Le lendemain encor, sur l'arbre de la veille,
Offrant à Dieu son hymne, il gazouillait tout bas ;
Je retins mon haleine, et je prêtai l'oreille ;
Il ne s'envola pas.

C'était un beau matin : au lever de l'aurore,
Je revis Poisson becquetant les bourgeons ;
Il semblait agité : son cri vif et sonore
Me donna des soupçons.

J'avais cru deviner une petite mère,
Qui, pour cacher son nid, cherchait un petit coin,
J'écartai les rameaux, et je vis en arrière
Un petit nid de foin.

Tout fier de mon secret, je m'éloignai rapide,
Comme un homme qui vient de trouver un trésor,
Et, désormais, je pris le nid sous mon égide :
Je l'aimais plus que l'or.

Comme on soigne un enfant, je soignai la pauvrete,
Qui se montrait gentille et faisait de son mieux
Son petit compagnon partageait la goguette ;
Ils en avaient pour deux.

Un jour, me sachant seul, d'une main curieuse,
J'entrouvris le feuillage et je vis trois petits ;
Un soyeux duvet blanc couvrait leur peau frileuse :
Ils dormaient réunis.

Quelle trinité pure ! Et quelle douce image,
Du bonheur d'autrefois dans le nid paternel !
O mon Dieu ! c'est donc vrai, qu'il ne faut qu'un orage,
Pour changer tout ce ciel ?

Le soir, au firmament je vis un noir nuage,
Qui, comme un grand vautour planait sur le buisson ;
Et le vent de Nord-Est soufflant dans le feuillage,
Nous donnait le frisson.

Mais bientôt l'aiglon se déchaine avec rage,
Et pousse devant lui de poudreux tourbillons,
Dans le ciel, le tonnerre, au milieu de l'orage,
Roule ses lourds caissons.

La nuit fut bien terrible : Et le matin la feuille
Pendait hachée, en loque, au branchage meurtri.
Tombé du sapin, que le vent encore effeuille,
Je vis le petit nid.

Je le pris dans ma main, hélas ! il était vide.
Le vent l'avait broyé sous son puissant ressort,
Les petits gisaient là, tous trois, sur l'herbe humide ;
Ils dormaient dans la mort.

Mon cœur saigna !... Pourtant des bas-fonds et des cimes,
J'avais reçu de front des chocs plus douloureux,
Mais le malheur de ces innocentes victimes,
A fait pleurer mes yeux.

La mère, aussi, sans doute, avait perdu la vie ;
Je ne la revis plus. Et, dans un doux concert
Deux pinsons déroulaient leur fraîche mélodie
Sur le sapin désert.

Quel attristant tableau ! Dérision amère !
L'un chante le bonheur où l'autre l'a perdu,
Et vient bâtir sa tente où tomba de misère,
Un voyageur rendu.

Je vis le petit père, après la catastrophe,
Sautant de branche en branche, et sans cesse appelant.
Il semblait dire alors, dans sa lugubre strophe :
" Que le monde est méchant ! "

DR A. MORISSET.

Ste-Hénédine, août 1883.

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

VI

L'OUTRAGE

(Suite)

— J'ai fait ce que je devais, répondit le marquis avec une parfaite simplicité, il n'y a pas grand mérite à cela. Pouvais-je, en bonne conscience, voir dépouiller, sans rien dire, mon ami sous mes yeux, et tolérer parmi vous la présence d'un homme dont le seul contact est une souillure... Ce misérable appartient réellement à une famille très honorable et de bonne noblesse qu'il déshonore... Bien accueilli par le roi, il se faisait à la cour l'agent et la cheville ouvrière des plus basses intrigues... Il descendait jusqu'à se mettre à la solde de l'étranger qui lui payait chèrement son espionnage et ses rapports... Louis XV, instruit de tout, s'est contenté de le chasser de Versailles. C'était trop d'indulgence, il fallait, en bonne justice, envoyer ce coquin pourrir à la Bastille.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher marquis, répliqua le vicomte de La Guette, mais une chose en tout m'afflige et m'inquiète...

— Laquelle ?

— C'est que vous venez de vous faire, en M. de Lascars, un ennemi mortel.

Tancrède eut aux lèvres un sourire plein de dédain et d'insouciance.

— Qu'importe cela ? répondit-il, un tel ennemi n'est point à craindre... on rencontre un reptile, on l'écrase et l'on passe. M. de La Guette secoua la tête d'un air de doute.

— Vicomte, demanda Tancrède, il me semble que vous n'êtes point de mon avis ?

— Non certes ! et je suis même d'un avis tout opposé.

— Quel est-il ?

— C'est qu'on peut mépriser le reptile, mais qu'il ne faut pas le dédaigner.

— Pourquoi ?

— Parceque, venimeux et lâche, il se redresse sous le pied qui l'écrase, il mord par derrière, et sa morsure envenimée est inguérissable.

— Cher ami, parlez clairement. Où donc voulez-vous en venir ?

— A ceci : Vous avez publiquement arraché cette nuit au baron de Lascars le masque qui cachait son visage... vous l'avez écrasé de vos mépris... vous l'avez foulé aux pieds... vous l'avez chassé de cette maison comme on chasse un laqueux voleur... mais il emporte son venin, et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne vivrait que pour la vengeance... Ainsi donc, défiez-vous !...

— Merci de ce bon conseil, vicomte, répliqua Tancrède.

— Le suivrez-vous ?

— Ma foi, non... et à la grâce de Dieu !...

VII

ROLAND DE LASCARS

Quelques mots sur le passé du baron Roland de Lascars nous semblent nécessaires, avant de continuer un récit dans lequel il doit jouer l'un des rôles principaux.

Ce gentilhomme, issu d'une famille sinon illustre, du moins très ancienne du Limousin, était, en sa qualité de fils unique, le dernier représentant de sa race.

La mort de son père l'avait rendu possesseur, à l'âge de vingt-deux ans, d'une fortune considérable.

Roland de Lascars, très favorisé de la nature sous le rapport des avantages physiques, et non moins bien doué du côté de l'intelligence, cachait sous un extérieur séduisant et sous les formes d'un langage facile, gracieux, brillant même, un cœur profondément corrompu et l'âme d'un scélérat.

Dès sa première jeunesse, nous pourrions presque dire dès son enfance, sa perversité précoce avait prouvé qu'il portait en lui le germe de tous les vices. Son père ne s'était fait aucune illusion à cet égard, et, forcé de reconnaître que ses efforts, ses prières et ses larmes ne parvenaient ni à corriger, ni même à modifier ses dispositions fatales, il s'était senti mourir avant l'âge, miné par le chagrin, et envisageant avec une profonde terreur, l'avenir de son unique enfant.

A peine maître de sa fortune, Roland s'empressa de réaliser les tristes prévisions du vieillard.

Il se jeta à corps perdu dans tous les excès, dans toutes les orgies, dans les boubiers du vice.

Quoique ruiné, il ne changea rien à ses habitudes et ne diminua point son train. Son nom, sa position dans le monde, le crédit qu'il s'attribuait à la cour, éblouirent pendant quelque temps ses fournisseurs, aussi bien que les usuriers qui le faisaient puiser dans leurs coffres.

Un jour vint, cependant, où toutes ressources lui manquèrent, le terrain manquait sous ses pieds ; les créanciers devenaient furieux ! Roland implora la générosité de Louis XV qui lui vint royalement en aide, paya ses dettes et le remit à flot.

Il s'empressa de reconnaître ces bienfaits par la plus noire ingratitude, et, ainsi que nous avons entendu Tancrède d'Hérouville le lui jeter au visage, il se fit espion de cour à la solde de l'étranger. Dénoncé par quelqu'un de ses complices à M. de Sartines, qui s'empressa de révéler au roi sa bassesse et ses trahisons, il fut, par un reste d'indulgence, laissé libre et seulement banni de Versailles.

Cette punition, quoique très modérée, lui causa une irritation profonde et lui mit au cœur une haine aveugle pour Louis XV. Déjà, depuis longtemps, il haïssait le Dauphin, sans autre motif que l'horreur instinctive inspirée au vice par la vertu.

— Ah ! se dit-il, je me vengerai.

Mais se venger d'un roi n'est pas chose facile, et Lascars dut se borner d'abord à déverser sa rage dans des brochures infâmes, imprimées en Hollande, et à composer des chansons brutales et des pamphlets satyriques, distribués sous le manteau, brochures et pamphlets dont les limiers du lieutenant de police cherchaient vainement l'auteur anonyme.

Pendant plusieurs mois il eut recours, pour soutenir son luxe, à toutes sortes d'escroqueries et de moyens honteux... il se mit enfin à voler au jeu.

Il attendait toujours qu'une occasion propice lui permit enfin d'atteindre la vengeance qu'il convoitait.

Le mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche, vint lui fournir cette occasion si ardemment convoitée.

L'histoire l'affirme (et nous ne faisons ici que le répéter après elle), la faction puissante opposée à l'alliance autrichienne, et qui comptait, au sein du corps municipal, des conjurés et des agents, ré-olut d'ensanglanter par une effrayante catastrophe les fêtes données en l'honneur des souverains futurs.

D'indignes gentilshommes, qui avaient ou qui du moins croyaient avoir à se plaindre de la cour, acceptèrent l'exécration de l'organiser cette catastrophe.

Roland de Lascars accueillit avec des transports de joie l'offre qui lui fut faite de devenir le chef de ces organisateurs.

Il reçut des sommes énormes, avec mission de les répandre libéralement pour acheter des complices. Il s'attribua, comme bien on pense, la plus forte partie de ces sommes, mais, s'il épargnait l'argent, il fut prodigue de son zèle et de ses démarches.

Nous l'avons vu déjà à l'œuvre.

Après son entrevue sur les grèves de la Seine, auprès du cabaret de Sauvageon, avec Huber, le chef des *Lapins*, Roland de Lascars eut l'idée, non point d'aventurer, mais de doubler ou de tripler au jeu, par des moyens connus, une somme de cent mille livres dont il était porteur.

Nous savons quelle déception amère et quel juste châtement l'attendaient dans les salons de Cydalise, grâce à la présence du marquis d'Hérouville qui, dans sa loyale indignation, s'était chargé d'arracher le masque du misérable, ou plutôt de lui broyer ce masque sur le visage.

En quittant la rue Saint-Honoré, Roland prit le chemin du Marais, mais il était tellement anéanti, tellement brisé de corps et d'âme, par la scène terrible qui venait d'avoir lieu, qu'il se sentit bien vite incapable de marcher. Il se laissa tomber défaillant, sur un banc de pierre, à la porte d'une maison ; il y resta pendant plus d'une heure, semblable à un jeune homme dont l'intelligence et les membres viennent d'être paralysés à la fois.

Peu à peu, cependant, la faculté de penser, sinon d'agir, lui revint, il appela le cocher d'un carrosse de louage qui passait à vide, et, comme cet homme objectait la fatigue de ses chevaux, il lui promit un louis pour une course et se fit conduire à la porte de son hôtel.

Le suisse, gros homme à ventre prépondérant, se dit à lui-même en voyant descendre de carrosse son maître, tête nue, le visage livide et décomposé, les yeux gonflés et rougis, les jambes flageolantes :

— Tarteflette !... mein Herr le Patron, il fient te mener choyeuse fie avec tes cheunes tucs et marguis, pien sûr !... il être ifre comme un Bolonais !...

Puis, gardant pour lui seul ces irrespectueuses conjectures, il traversa la cour d'un pas lent et majestueux, suivi par M. de Lascars, qui trébuchait à chaque pas et paraissait ne se soutenir qu'à grand-peine.

Le valet de chambre, debout sous le vestibule et tenant un candélabre à trois branches, échangea mystérieusement avec le suisse un coup d'œil moqueur, et, précédant son maître, prit le chemin de la chambre à coucher à travers une enfilade de salons dont l'ameublement somptueux semblait démentir la ruine du maître du logis.

Sur la table de nuit, à côté du lit du baron, se trouvait toujours ce que, dans le langage du dix-huitième siècle, on appelait un *en-cas*. Un petit pain à croûte blonde, une volaille froide, des fruits confits et un flacon de vin d'Espagne, supportés par un plateau de vermeil, composaient l'*en-cas* destiné à satisfaire quelque velléité d'appétit nocturne.

Le baron n'accorda aucune attention aux comestibles, mais, saisissant le flacon de Xérès, il remplit et vida à deux reprises, jusqu'à la dernière goutte, un long verre de cristal de Venise, en forme de tulipe.

VIII

LORRAIN

A peine le généreux breuvage eut-il fait circuler dans les veines du baron sa chaleur vivifiante, qu'un changement complet s'opéra si soudainement qu'il sembla tenir du prodige.

La taille de Roland se redressa ; ses jambes incertaines reprurent leur aplomb ; la pâleur livide de son visage disparut, pour faire place à une vive coloration, les yeux enfin, atones et ternis jusqu'à ce moment, reprurent leur éclat habituel et leur regard d'oiseau de proie.

Seulement le front du gentilhomme resta voilé d'un nuage sombre, le pli profond creusé entre ses sourcils ne s'effaçait point et le sourire qui vint à ses lèvres eut une expression d'amerterme presque farouche.

Roland s'absorba pendant quelques secondes dans des réflexions dont nos lecteurs devinent sans peine la nature, puis il secoua la tête, comme pour chasser loin de lui les pensées qui l'assiégeaient, et il demanda d'une voix sèche et brève au valet qui l'observait !

— Que faites-vous ici, Lorrain ?

— J'attends les ordres de monsieur le baron...

— Déshabillez-moi.

Le valet obéit sans retard, et un petit nombre de minutes lui suffirent pour achever la toilette de nuit de son maître.

Roland, vêtu d'une légère robe de chambre de toile peinte, s'assit au pied de son lit et céda de nouveau malgré lui aux invincibles préoccupations qui le dominaient.

Lorrain recula d'une dizaine de pas, et se tint debout, immobile, dans une attitude respectueuse.

M. de Lascars leva tout à coup les yeux, aperçut son valet tressaillant d'impatience et s'écria presque avec colère :

— Je n'ai plus besoin de vos services... ne le voyez-vous pas ? qu'attendez-vous ?...

— J'attends que monsieur le baron me fasse l'honneur de m'interroger.

— Vous interroger !... répéta Roland.

— Si cela plaît à monsieur le baron...

— Et à quel sujet ?

— Au sujet de la mission que monsieur le baron a bien voulu me confier ce matin ; je me suis acquitté de mon mieux de cette mission, et je suis prêt à rendre compte du résultat obtenu par mes démarches...

Roland attacha sur Lorrain un regard étonné, les évé-